Le "petit-fils du tee-shirt"
ou Che Guevara grand-père

Dominique Chryssoulis

Imagine-t-on Che Guevara grand-père ? Il a pourtant eu plusieurs enfants et petits-enfants, dont Canek, fils d'Hilda, sa fille aînée. Canek est né à La Havane en 1974, et mort à Mexico en janvier 2015, des suites d'une opération du cœur. Cubain par sa mère et mexicain par son père, Canek Sánchez Guevara a partagé sa courte vie entre La Havane, Barcelone et Mexico. Touche à tout talentueux, il a été écrivain, essayiste, musicien, photographe, graphiste, anarchiste et fan de rock.

33 révolutions, son unique roman posthume, est paru en 2016 aux éditions madrilènes Alfaguara, et la même année chez Métailié dans une belle traduction de René Solis. L'œuvre a pour cadre La Havane et pour personnage principal un fonctionnaire désabusé à la vie répétitive.

Dès sa sortie le livre passionne, la critique est élogieuse. On se laisse embarquer dans ce récit à la première personne, court, dense, glauque et moite, d'une poésie vénéneuse, 80 pages découpées en 33 chapitres dans lesquels la vie d'un anti-héros looser et dépressif tourne sur elle-même comme un vieux 33 tours rayé. Comme tourne sur lui-même le pouvoir en place, et sur elle-même la vie des Havanais, ponctuée par de récurrentes coupures d'électricité et d'eau, et le passage de cyclones dévastateurs.

Tuer le grand-père

Une page du blog tenu en 2010 par Canek Sánchez Guevara sur le site du Nouvel Obs s'intitule *Le petit-fils du tee-shirt.* Reprenant à son compte le sobriquet dont on l'a affublé dès l'enfance, il s'y décrit à la troisième personne comme *oisif professionnel diplômé en Sciences du comportement des rues de La Havane, nanti d'études élémentaires et supérieures acquises à Mexico, Monterrey, Oaxaca, Milan, Marseille, Barcelone et dans quelques autres banlieues.* (...) *Il n'a pas de maison*, *pas de voiture, et sa solvabilité bancaire est nulle*. *À part ça - assure-t-il - c'est un homme.*

Au seul nom de Guevara l'image jaillit de la mémoire : le beau visage romantique du Che au béret étoilé, photographié par Alberto Korda, démultiplié sur les murs, les affiches, les vêtements, les sacs à dos, les bols, les briquets, punaisé dans les chambres des filles, millions de belles gueules d'ange qui ont transformé le révolutionnaire en produit marketing.

Alors, pour tenter de s'extraire de l'image qui lui bouche la vue, Canek Sánchez Guevara coécrit avec Jorge Masetti *Les Héritiers du Che,* publié en 2007 aux Presses de la Cité. Il y décrit son enfance protégée au sein de la nomenklatura cubaine, ses doutes d'adolescent turbulent à qui l'on répète *si ton grand-père te voyait*, et qui se moque des slogans que l'on fait crier aux élèves : *Pionniers pour le communisme, nous serons comme le Che.* Puis son rejet de jeune homme du régime du *Vieux* - Fidel Castro - perché sur son Olympe. *J'appartiens à une jeunesse hédoniste,* écrit-il*, et chaque fois qu'on entendait le mot "sacrifice", on se tirait vite*

fait. (...) Les sacrifices c'était bon pour les premiers chrétiens. Rejet aussi d'un nationalisme qui présente Cuba comme un modèle de société unique au monde. *"La patrie ou la mort" nous faisait hurler de rire.*

Le visage d'ange continue à tourner en boucle.

Alors partir en Amérique latine sur les traces de l'ancêtre et restituer les étapes du pèlerinage dans un *Voyage sans motocyclette,* en écho au *Voyage avec motocyclette* du Che. Mettre ses pas dans ceux de l'ascendant glorieux pour, en retrouvant l'autre, se trouver soi.

Sur sa mère, on a quelques informations : Hilda Beatriz, dite Hildita, est née en 1956 du premier mariage du Che avec Hilda Gadea Acosta, une économiste péruvienne qu'il a rencontrée trois ans plus tôt au Guatemala.
Sur son père, rien. Comme si la filiation était passée directement du grand-père au petit-fils. La mère a transmis le nom comme un talisman. Absorbé, le père, par l'ombre écrasante du beau-père. Avalé. Digéré. Sanchez, un nom courant qui ne marque pas les esprits. Celui que l'on retient c'est le second, Guevara.

Hildita a 11 ans à la mort de son père, assassiné en Bolivie par la CIA à trente-neuf ans. Quelque temps auparavant, le Che a écrit à ses enfants une lettre à leur remettre s'il disparaît. Il leur demande de devenir de *bons révolutionnaires, (...) d'étudier beaucoup*, (...) de *sentir, au plus profond (*d'eux-mêmes*), toute injustice commise contre quiconque en quelque partie du monde.* Son destin fauché en pleine jeunesse, sa théorisation du trotskisme, sa stratégie militaire d'attaques simultanées sur plusieurs points du territoire, sa gueule d'ange sous son béret étoilé en ont fait un apôtre et un martyr. On a oublié les exécutions sommaires et le sang sur les mains.

Canek Sánchez Guevara est né sept ans après l'assassinat du Che. De quelque côté qu'il se tourne, il se cogne au visage christique de l'ancêtre qui ne l'a pas pris sur ses genoux. Car c'est bien là le drame de Canek Sánchez Guevara : ce grand-père illustre, passé du côté de la vie éternelle, n'en a pas été un, et pourtant c'est par lui qu'il est au monde. Mais il ne lui en reste, au-delà des écrits, et de l'image planétairement partagée, que quelques photos personnelles, et de menues anecdotes racontées par sa mère.

Pas un grand-père réel mais une légende, un mythe, une religion. Entre admiration et meurtre symbolique pour se trouver lui, moderne Œdipe, une errance d'un pays à un autre, à l'travers Europe et l'Amérique latine. Une quête identitaire éperdue, dont il tente de sortir en fondant son "je" dans un "nous" qui englobe ces jeunes à qui répugne autant le totalitarisme socialiste que le capitalisme triomphant ailleurs.

Dans une interview donnée au Monde Libertaire en 2005, il explique : *Je ne pense pas à Ernesto Guevara comme s'il s'agissait de mon grand-père*. *Je le lis comme je lis Marx ou Bakounine ou n'importe quel personnage historique. Il a des idées géniales et d'autres qui sont absurdes, prétentieuses, pathétiques.*

Le combat de Canek Sánchez Guevara pour tuer symboliquement le grand-père et exister par lui-même est impossible. Comme épuisé par l'énergie investie dans une

lutte perdue d'avance, il meurt à 40 ans, au même âge, à un an près, que son illustre aïeul. Troublant.

Un petit-fils libertaire

Dans son entretien de 2005 accordé au Monde libertaire, Canek Sánchez Guevara expose l'évolution de sa vie et de sa réflexion. Une scolarité chaotique où, déjà rebelle, il rue dans les brancards, porté à faire le contraire de ce que l'on attend de lui. Il n'adhère ni aux Jeunesses communistes ni à aucune organisation politique. Libre. Jaloux de sa liberté. Libertaire.

Quand il se penche sur la pensée du Che, qu'il reconnaît admirer pour sa fidélité à ses engagements, sa vision reste critique, tant sur la théorie de *l'homme nouveau* que sur celle des *foyers révolutionnaires*. Si *aujourd'hui quelqu'un vient et me dit : « nous allons créer une guérilla et faire la révolution », je l'envoie balader,* ironise-t-il.

Il se sent solidaire d'une jeunesse *qui ne veut plus rien savoir du communisme, du socialisme, de l'anarchisme, ni d'un quelconque autre « isme ».* Et réfractaire aux idées simplistes que la dictature castriste ne cesse de marteler à l'école, au travail, dans les médias, ces idées qu'on n'a pas fait entrer *par la tête mais par le cul toute la putain de journée.* Ressassement, pensée unique particulièrement dangereuse parce que procédant d'un vide idéologique qui ouvre la voie à la droitisation de la société et au *capitalisme sauvage,* toujours en embuscade.

Pour lui, le manque de biens de première nécessité fragilise les Cubains. Il y a urgence à élever le niveau de vie de ceux qui ne font pas partie de la caste au pouvoir, sinon l'arrivée massive de marchandises dont les américains inonderont bientôt le marché créera une apathie consumériste et une droitisation des consciences, rendant impossible une démocratie agissante.

La démocratie, il la voit non pas comme un état stable de la société, instauré une fois pour toutes par la classe dirigeante, mais comme *un organisme vivant, composé de millions de cellules (les individus), qui se développent.* Un processus toujours en mouvement, donc, et généré par la base.
Le risque d'un basculement dans un capitalisme effréné est, pour lui, inévitable si la dictature continue d'empêcher le débat démocratique et ne favorise pas une participation citoyenne aux choix politiques.

Cette analyse ne nous parle-t-elle pas aussi de nous, Français, Européens d'aujourd'hui ? D'un terrible vide idéologique, d'une pensée unique néolibérale qui n'a plus de pensée que le nom, qui a démonétisé la parole politique, déclenchant une atonie généralisée, une absence de capacité d'analyse, des choix électoraux basés sur la séduction et l'irrationnel ? Curieusement, des régimes apparemment aux antipodes se retrouvent victimes des mêmes symptômes, souffrant du même mal, plongés dans une identique perte de sens et de conscience politique collective.

Même s'il ne se revendique pas comme appartenant à une mouvance anarchiste existante, Canek Sánchez Guevara est du côté de *la gauche de la gauche* qui, dit-il, doit s'extraire des mouvements sectaires et minoritaires dans lesquels elle s'étiole. Il

faut qu'elle irrigue la société en infiltrant les associations étudiantes, écologistes, culturelles, citoyennes, *là où sont les germes de l'autogestion, de l'autonomie, de l'autogouvernement*, pour développer le débat d'idées et redonner souffle à la démocratie, entendue dans son sens étymologique, c'est-à-dire gouvernement réellement exercé par peuple.

La tâche n'est pas simple. Ceux qui s'y attèlent ne peuvent le faire que clandestinement. Et difficilement car ils doivent convaincre qu'ils ne sont pas de mèche avec la CIA ou avec la droite, sachant que ces forces-là existent à Cuba et y représentent une réelle menace. Difficile de lutter contre le pouvoir en place pour aider à prendre conscience que, contrairement au discours martelé, ce qui se vit aujourd'hui à Cuba n'est pas le socialisme. L'opportunité à saisir pour y parvenir, ce sont les contrepouvoirs citoyens et artistiques émergeants qui se développent malgré tout de façon souterraine dans le pays.

Le spleen du Malecón

Pour le héros spleenétique du roman *33 révolutions*, de quelque côté qu'il se tourne, la vie à La Havane est un disque rayé.

Est-ce qu'il n'exagère pas un peu, Canek Sánchez Guevara, quand il dépeint la capitale comme une ville au bord du chaos, figée par un régime qui a perdu le sens et l'esprit de la Révolution ?

Tant qu'a tenu debout le bloc de l'Est, l'URSS et ses satellites ont aidé Cuba à supporter le blocus américain en achetant le sucre, dont Cuba est le premier producteur mondial. Mais l'effondrement des pays soviétiques a privé l'île de son seul soutien commercial et financier. Alors, à partir des années quatre-vingt-dix, Cuba est entré dans une terrible crise économique, la *période spéciale en temps de paix*, qui a mis le peuple à genoux. Magasins vides, services publics moribonds, beaux immeubles baroques tombant en ruines. La population la plus alphabétisée et la mieux soignée d'Amérique latine ne mangeait plus à sa faim.

Aujourd'hui, le tourisme, première source de richesse du pays, a un peu atténué la crise, mais il génère une société à deux vitesses - matérialisée par une double tarification et une double monnaie -, celle qui gravite autour de son économie et celle qui n'en profite pas. Un tourisme qui a fait de Cuba, dénonce la plume acide de Canek Sanchez Guevara, *un Disneyland tropical et communiste où Che Guevara fut promu par le gouvernement au rang de Mickey Mouse suprême*.

Pour les millions de touristes qui y déferlent chaque année plus nombreux, - plus de deux millions en 2016 pour une population de 11 millions d'habitants -, Cuba est une destination très attirante. La Havane est une envoûtante capitale en bord de mer, une ville où musique et danse sont inscrites dans les corps malgré la pauvreté, un musée architectural à ciel ouvert, un condensé de nostalgie, chansons des années trente et *belles américaines* des années 50, rutilantes ou rafistolées de partout, Chevrolets, Dodge, Oldsmobiles, rhum et rumba, mojitos, cigares et Cha-Cha-Cha.

La Habana Vieja, cœur historique de la ville, est en grande partie restaurée, de même que d'autres quartiers comme le Vedado, l'ancienne ville américaine. Et l'on se promène le nez en l'air entre les façades baroques, les balcons ouvragés, les colonnes, les motifs sculptés. Avec l'aide de l'UNESCO qui a classé la vieille ville au patrimoine mondial, la rénovation d'une richesse architecturale sans égale a engagé une course contre le temps qui grignote ou fait carrément s'effondrer les bâtiments.

Les touristes sont de plus en plus nombreux car oui, on aime ça, ce pays qui sombre, qui bascule vers un capitalisme dont, peut-être, il ne se relèvera pas, cette pauvreté altière qui chante et danse alors que la viande, il faut oublier, que le carnet de rationnement qui ouvre droit aux produits de première nécessité est rempli, que le salaire moyen est de vingt-cinq euros par mois. Vingt-cinq euros, le prix, pour les touristes, du trajet en taxi de l'aéroport José Martí à la capitale.

Le grand navire prend l'eau de toutes parts entre ses trois mers. Il a un petit côté Titanic au milieu du Golfe du Mexique.

Le roman *33 révolutions* de Canek Sanchez Guavara s'ouvre et se clôt sur un cyclone, qui malmène la ville et l'immeuble dans lequel vit son héros. Le cyclone rompt la monotonie du disque rayé. L'immeuble tremble de fond en comble, des paquets d'eau assaillent les balcons, entrent dans les pièces, le vent hurle dans les tuyauteries, l'électricité saute. *L'immeuble est un trou noir au milieu de cet univers qui n'en finit pas de s'effondrer avec fracas*. *Plus rien ne fonctionne, mais on s'en fiche.*

La violence du cyclone aurait pu jeter la ville à bas. Mais quand il cesse, qu'on a remis en état tout ce qu'il a détruit, une fois nettoyée la crasse laissée sur son passage, le disque rayé du quotidien recommence à tourner. Le héros se demande comment cette violence tropicale n'a pas tout balayé. Le cyclone fait aussi partie du disque rayé de la vie.

Le travail ? Un disque rayé. Bureaucratie obsolète, colères d'un chef borné, cantine où le menu est tous les jours le même : potage, riz, patates douces. *Ni cigarettes ni café,* dit un écriteau sur le kiosque du coin de la rue. *Le travail, la radio, les nouvelles, le repas, le temps libre : je vis sur un disque rayé qui tous les jours se raye un peu plus.* Le jour de la paye, son enveloppe de papier Kraft à la main, le personnage principal regarde *les disques rayés qui passent avec leur sourire de fin de mois, gonflés d'orgueil salarial.*
Les loisirs ? Le disque rayé des parties de dominos et du verre de rhum siroté chez soi, entre amis, ou dans un bar. Le rhum, opium du peuple.
Le sexe ? Un passe temps ritualisé depuis que le divorce a mis fin au *disque rayé de discussions et de reproches dont la détérioration progressive a fini en rigidité cadavérique.*

Le héros de *33 révolutions* est noir. Courant pour attraper un bus, il est arrêté par la police. On lui demande ses papiers car *un Noir en train de courir dans l'obscurité est toujours suspect*. Dans un pays aussi métissé, le mélange des sangs n'aurait-il pas encore définitivement tordu le cou au racisme ? Mais existe-t-il au monde un pays qui a définitivement tordu le cou au racisme ?

Ce qui retient le personnage du côté de la vie, c'est la lecture, tous les livres qui lui ont ouvert les yeux, et la musique - toutes les musiques, salsa, jazz, rock, heavy metal anglais, punk allemand, mais aussi Moussorgski, Varèse, musique sérielle...
Malgré cela, *la vie lui semble un exercice littéraire en vain, un poème expérimental, un traité de l'inutile et du superflu, et il marche lentement, les yeux rivés au sol, avec l'envie de tomber dans le caniveau et de mourir écrasé par l'habitude.*

Reste la balade jusqu'au Malecón où la mer vient cogner, but de promenade des amoureux, des musiciens, des groupes de jeunes, des solitaires comme lui. Cette mer qui est *le rideau qui nous protège et nous enferme (...) le rempart et les barbelés, la tranchée et le fossé, la barricade et le barrage.* Comme les autres, il y *regarde passer le temps.*

Le seul événement, c'est celui qui se joue - encore qu'il se répète lui aussi - du côté de la mer : le départ vers la Floride toute proche de petits groupes sur des embarcations de fortune, tel cet *engin en bois avec des bidons d'essence comme flotteurs et un moteur de hors bord récupéré sur une machine à laver rus*se. Avec, souvent, la mort au bout du voyage. Car, dans la tempête, *la mer ressemble à une chaîne de montagnes noires aux cimes enneigées ; le ciel est un négatif de lui-même.*

Le roman file jusqu'au bout, implacablement, la métaphore du disque rayé, avec des soubresauts qui font avancer l'aiguille, mais la replacent sur un sillon où elle se bloque à nouveau. 33 chapitres qui avancent vers la tragédie finale, 33 révolutions d'un disque rayé.
La langue est belle, drue, poétique, les images, fortes, le texte, empreint d'une autodérision ravageuse. Il laisse un goût amer : au-delà de la vision singulière du régime castriste, il porte un regard glaçant sur une société bloquée qui pourrait être la nôtre. Et, au-delà, une interrogation métaphysique sur le sens de la vie.

À travers ce roman et les quelques textes laissés par Canek Sánchez Guevara se dessine, entre poésie, autodérision, analyse critique et réflexion politique, une personnalité complexe et attachante, à la fois désespérée et combative, conservant malgré tout foi en des jours meilleurs.
Et aussi une étoile filante rimbaldienne de la littérature dont on aurait aimé suivre l'œuvre de livre en livre. Dommage. Sa voix âpre et singulière nous manque déjà.

Dominique Chryssoulis *est romancière et auteure dramatique. Dernières pièces mises en scène : en 2015,* ***Nos otages*** *; en 2016,* ***La mer qu'on voit danser*** *(Théâtre Berthelot - Montreuil), texte traduit en anglais, et représenté en 2017 au Théâtre de l'Opprimé à Paris sous le titre* ***The crossing****. Deux de ses romans ont été primés.*